
Descartes, *Discours de la méthode*, III
Troisième maxime de la morale par provision

a) Situation de l'extrait dans la troisième partie du *Discours de la méthode* :

Dans la troisième partie du *Discours de la méthode* Descartes élabore une morale par provision ie une morale qui doit lui servir à guider ses actions le temps que durera la recherche de la vérité. Si une telle morale est nécessaire, c'est essentiellement pour trois raisons :

- les urgences de la vie nous mettent face à la nécessité d'agir, de faire des choix, de prendre des décisions ;
- la recherche de la vérité peut durer longtemps ;
- la connaissance des principes vrais est nécessaire pour fonder une morale parfaite, définitive (connue seulement au terme de la connaissance : au faite de l'arbre de la connaissance).

Il énonce ainsi quatre maximes, règles qu'il suivra par défaut (faute d'une morale parfaite), qui sont fondées sur la prudence et la modération ie sur le bon sens.

La morale sert de guide pour bien agir, or qu'est-ce qui me détermine, me pousse, le plus souvent à agir ? Mes désirs.

Question : que dois-je faire de ces tendances qui me portent à agir, de ces forces internes qui me projettent dans le monde afin de satisfaire leurs exigences ?

La morale détermine ce que l'on doit faire pour bien agir, or les principes moteurs de l'action sont largement nos désirs, donc la question « que dois-je faire pour bien agir ? » devient « que dois-je faire de mes désirs ? ».

b) Si la question se pose c'est que, spontanément, on est face à au moins un double discours :

- D'un côté on a le discours de la doxa : il faut satisfaire tous ses désirs parce que c'est là la recette du bonheur, la définition usuelle du bonheur étant réciproquement la satisfaction de nos désirs : « le rêve, le paradis, serait de pouvoir satisfaire tous nos désirs ! ». Il s'agirait donc de suivre ses désirs, de leur donner la satisfaction qu'ils réclament parce que, par là, le plaisir de vivre serait à son maximum.

On retrouve cette idée exposée par exemple chez Calliclès dans *Le Gorgias* (492a. 495a.) de Platon :

« CALLICLES : (...) Veux-tu savoir ce que sont le beau et le juste selon la nature ? Hé bien je vais te le dire franchement ! Voici, si on veut vivre comme il faut, on doit laisser aller ses propres passions, si grandes soient-elles, et ne pas les réprimer. Au contraire, il faut être capable de mettre son courage et son intelligence au service de si grandes passions et de les assouvir avec tout ce qu'elles peuvent désirer. Seulement, tout le monde n'est pas capable, j'imagine, de vivre comme cela. C'est pourquoi la masse des gens blâme les

hommes qui vivent ainsi, gênée qu'elle est de devoir dissimuler sa propre incapacité à le faire. La masse déclare donc bien haut que le dérèglement – j'en ai déjà parlé – est une vilaine chose. C'est ainsi qu'elle réduit à l'état d'esclaves les hommes dotés d'une plus forte nature que celle des hommes de la masse ; et ces derniers, qui sont eux-mêmes incapables de se procurer les plaisirs qui les combleraient, font la louange de la tempérance et de la justice à cause du manque de courage de leur âme. Car, bien sûr, pour tous les hommes qui, dès le départ, se trouvent dans la situation d'exercer le pouvoir, qu'ils soient nés fils de rois ou que la force de leur nature les ait rendus capables de s'emparer du pouvoir — que ce soit le pouvoir d'un seul homme ou celui d'un groupe d'individus—, oui, pour ces hommes-là, qu'est-ce qui serait plus vilain et plus mauvais que la tempérance et la justice ? Ce sont des hommes qui peuvent jouir de leurs biens, sans que personne y fasse obstacle, et ils se mettraient eux-mêmes un maître sur le dos, en supportant les lois, les formules et les blâmes de la masse des hommes ! Comment pourraient-ils éviter, grâce à ce beau dont tu dis qu'il est fait de justice et de tempérance, d'en être réduits au malheur, s'ils ne peuvent pas, lors d'un partage, donner à leurs amis une plus grosse part qu'à leurs ennemis, et cela, dans leurs propres cités, où eux-mêmes exercent le pouvoir ! Ecoute, Socrate, tu prétends que tu poursuis la vérité, eh bien, voici la vérité : si la facilité de la vie, le dérèglement, la liberté de faire ce qu'on veut, demeurent dans l'impunité, ils font la vertu et le bonheur ! Tout le reste, ce ne sont que des manières, des conventions, faites par les hommes, à l'encontre de la nature. Rien que des paroles en l'air, qui ne valent rien !

- SOCRATE : Ce n'est pas sans noblesse, Calliclès, que tu as exposé ton point de vue, tu as parlé franchement. Toi, en effet, tu viens de dire clairement ce que les autres pensent et ne veulent pas dire. Je te demande donc de ne céder à rien, en aucun cas ! Comme cela, le genre de vie qu'on doit avoir paraîtra tout à fait évident. Alors, explique-moi : tu dis que, si l'on veut vivre tel qu'on est, il ne faut pas réprimer ses passions, aussi grandes soient-elles, mais se tenir prêt à les assouvir par tous les moyens. Est-ce bien en cela que la vertu consiste ?
- CALLICLES : Oui, je l'affirme, c'est cela la vertu ! »

- De l'autre côté nous sommes face à l'influence judéo-chrétienne, notamment, qui, à partir du premier livre de *La Bible, La genèse*, affirme qu'il faut au contraire lutter contre nos désirs, voire y renoncer ou même les détruire car ils seraient la source du mal, ils seraient par essence diaboliques (diabolê : qui sépare). Dans *La Genèse* (chapitre 3) nous trouvons ainsi le récit de la faute originelle, de la transgression fatale de la loi divine, faute qui entraîne la punition d'Adam et Eve qui se trouvent chassés du paradis, condamnés au malheur. Ici nous avons un désir présenté comme essentiellement négatif, synonyme du mal à tel point que celui qui cherche à se rapprocher de dieu en entrant dans la vie monastique, par exemple, doit faire vœu de chasteté.

01 « Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs que le Seigneur Dieu avait faits. Il dit à la femme : « Alors, Dieu vous a vraiment dit : “Vous ne mangerez d'aucun arbre du jardin” ? »

02 La femme répondit au serpent : « Nous mangeons les fruits des arbres du jardin.

03 Mais, pour le fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : “Vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas, sinon vous mourrez.” »

04 Le serpent dit à la femme : « Pas du tout ! Vous ne mourrez pas !

05 Mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. »

06 La femme s'aperçut que le fruit de l'arbre devait être savoureux, qu'il était agréable à regarder et qu'il était désirable, cet arbre, puisqu'il donnait l'intelligence. Elle prit de son fruit, et en mangea. Elle en donna aussi à son mari, et il en mangea.

07 Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils se rendirent compte qu'ils étaient nus. Ils attachèrent les unes aux autres des feuilles de figuier, et ils s'en firent des pagnes.

08 Ils entendirent la voix du Seigneur Dieu qui se promenait dans le jardin à la brise du jour. L'homme et sa femme allèrent se cacher aux regards du Seigneur Dieu parmi les arbres du jardin.

09 Le Seigneur Dieu appela l'homme et lui dit : « Où es-tu donc ? »

10 Il répondit : « J'ai entendu ta voix dans le jardin, j'ai pris peur parce que je suis nu, et je me suis caché. »

11 Le Seigneur reprit : « Qui donc t'a dit que tu étais nu ? Aurais-tu mangé de l'arbre dont je t'avais interdit de manger ? »

12 L'homme répondit : « La femme que tu m'as donnée, c'est elle qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé. »

13 Le Seigneur Dieu dit à la femme : « Qu'as-tu fait là ? » La femme répondit : « Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé. »

14 Alors le Seigneur Dieu dit au serpent : « Parce que tu as fait cela, tu seras maudit parmi tous les animaux et toutes les bêtes des champs. Tu ramperas sur le ventre et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie.

15 Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ta descendance et sa descendance : celle-ci te meurtrira la tête, et toi, tu lui meurtriras le talon. »

16 Le Seigneur Dieu dit ensuite à la femme : « Je multiplierai la peine de tes grossesses ; c'est dans la peine que tu enfanteras des fils. Ton désir te portera vers ton mari, et celui-ci dominera sur toi. »

17 Il dit enfin à l'homme : « Parce que tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé le fruit de l'arbre que je t'avais interdit de manger : maudit soit le sol à cause de toi ! C'est dans la peine que tu en tireras ta nourriture, tous les jours de ta vie.

18 De lui-même, il te donnera épines et chardons, mais tu auras ta nourriture en cultivant les champs.

19 C'est à la sueur de ton visage que tu gagneras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu proviens ; car tu es poussière, et à la poussière tu retourneras. »

20 L'homme appela sa femme Ève (c'est-à-dire : la vivante), parce qu'elle fut la mère de tous les vivants.

21 Le Seigneur Dieu fit à l'homme et à sa femme des tuniques de peau et les en revêtit.

22 Puis le Seigneur Dieu déclara : « Voilà que l'homme est devenu comme l'un de nous par la connaissance du bien et du mal ! Maintenant, ne permettons pas qu'il avance la main, qu'il cueille aussi le fruit de l'arbre de vie, qu'il en mange et vive éternellement ! »

23 Alors le Seigneur Dieu le renvoya du jardin d'Éden, pour qu'il travaille la terre d'où il avait été tiré.

24 Il expulsa l'homme, et il posta, à l'orient du jardin d'Éden, les Kéroubim, armés d'un glaive fulgurant, pour garder l'accès de l'arbre de vie. »

Que faut-il donc faire de nos désirs ?

C) Les enjeux :

Bonheur, liberté et vérité.

Quelle attitude doit-on nécessairement adopter vis à vis des désirs pour pouvoir se consacrer tranquillement à la recherche de la vérité, ie pour pouvoir agir et vivre de manière à ne pas faire obstacle à la recherche de la vérité ?

Savoir comment se conduire concrètement, pragmatiquement, comment faire le bon choix quand un désir se présente à moi, tape à la porte ? Que lui dire ? Que dois-je lui répondre ? Lui donner satisfaction ou bien au contraire la lui refuser ?

Serai-je heureux ? Userai-je bien de ma liberté ?
Savoir ce que je suis pour savoir ce que je dois faire.

I- Relations à instaurer entre désir et fortune, ordre du monde.

1- Enoncé de la troisième maxime : « tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs plutôt que l'ordre du monde »

- Il s'agit ici de penser le rapport entre mon intériorité et le monde, comment penser cette relation ? Quand il y a opposition, divergence entre ce que je veux et ce que le réel me dit qu'il est possible de faire, la règle que je dois suivre est de renoncer à vouloir réaliser dans le monde extérieur les désirs qui agitent mon monde intérieur.
- « La fortune » désigne ici les événements, le cours du monde, ce qui arrive avec une connotation de nécessité, de fatalité, d'une volonté indépendante de la mienne, sur laquelle je n'ai pas de prise et qui se produit de manière indifférente à mes exigences à ma volonté. On peut y lire soit la volonté divine du croyant qui est certain que tout ce qui se produit est le résultat du plan de Dieu ;
- soit avoir une lecture plus stoïcienne qui consisterait à dire que le cours des événements naturels obéit à une nécessité toute physique, les lois de la nature et du monde, du cosmos en tant que tout organisé (« l'ordre du monde ») selon une législation sur laquelle « je n'ai pas la main » : le Destin. Ainsi, selon les stoïciens, l'homme doit vivre conformément à la Nature qui s'avère en plus être La raison en tant que celle-ci est « l'âme de l'univers ». Ainsi Epictète pouvait-il dire dans ses entretiens (vers 120 ap. J.-C.) : « La liberté consiste à vouloir que les choses arrivent non comme il te plaît mais comme elles arrivent » : pour bien vivre et être heureux, il faut choisir d'accepter le destin et non pas de se révolter.

2- Elargissement de la maxime : « et plus généralement, de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées »,

- Démarche rationnelle d'adhésion à une croyance, qui passe par un processus d'accoutumance ie d'habitude, qui prend donc la forme des exercices spirituels des philosophies antiques qui considéraient la philosophie non pas comme une pure recherche rationnelle désintéressée mais comme un savoir au service d'un savoir-vivre, d'une pratique en vue de mettre quotidiennement en œuvre une vie bonne.
- « Dans l'Antiquité, par exemple chez Epictète, Plutarque, ou encore Platon, on trouve une critique virulente de ceux qui se veulent exclusivement « professeurs », qui veulent briller par leurs argumentations et leur style et qui se distinguent ainsi de ceux qui vivent leur philosophie. Cette même opposition se perpétue dans la philosophie moderne. Kant oppose à la philosophie scolaire la philosophie du monde qui intéresse tout homme. Schopenhauer se moque de la philosophie universitaire qui n'est que de l'escrime devant un miroir. Thoreau déclare : « De nos jours, il y a des professeurs de philosophie, mais pas de philosophes », et Nietzsche écrit : « Avons-nous appris la moindre des choses que

les Anciens enseignaient à leur jeunesse ? Avons-nous appris le moindre trait de l'ascétisme pratique de tous les philosophes grecs ? » Bergson et les existentialistes défendent la même conception, celle d'une philosophie qui ne serait pas un échafaudage de concepts mais un engagement de et dans l'existence » Pierre Hadot. Propos recueillis par Thierry Grillet. *Nouvel Observateur* du 10.07.2008.

Les écoles philosophiques antiques ont élaboré **des « corpus » d'exercices spirituels**, entendant par là des « actes de l'intellect, ou de l'imagination, ou de la volonté, caractérisés par leur finalité : grâce à eux, l'individu s'efforce de transformer sa manière de voir le monde afin de se transformer lui-même. Il ne s'agit pas de s'informer, mais de se former » Ibid. p.10.

3- « en sorte qu'après que nous avons fait de notre mieux, touchant les choses qui nous sont extérieures »,

- Conséquence de ce qui précède : la distinction entre faire tout notre possible pour réaliser ses désirs et s'obstiner à vouloir réaliser des désirs impossibles. Ce que la morale exige c'est de faire notre devoir, or il est évident qu'on ne peut demander à un être humain ce qu'il lui est impossible de faire sinon ce serait là une morale purement sadique et perverse qui reposerait sur le déni de notre finitude, de notre humanité par définition limitée : seul Dieu est omnipotent. En conséquence la seule chose que le devoir moral peut raisonnablement exiger de moi, c'est de faire mon possible, ce qui est en mon pouvoir pour réaliser mes désirs.

Deux remarques :

- cela veut-il dire que du moment que mes désirs sont réalisables, sont en mon pouvoir, il est légitime de chercher à les réaliser et même il est en mon devoir de les réaliser ? Il manque ici une distinction entre les désirs légitimes, jugés comme bons, et ceux illégitimes, jugés mauvais, sachant que cette distinction renvoie aussi à la connaissance objective universelle et rationnelle, si elle est possible de ce qu'est un bon désir et ce qu'est un mauvais.
- A quel moment et selon quels critères certains puis-je savoir avec certitude que j'ai fait tout mon possible, n'est-ce pas seulement en expérimentant, en essayant que je puis déterminer les limites de mes possibles ? Et si un désir paraît à un moment « t » inaccessible, impossible à réaliser, cela signifie-t-il pour autant qu'il est définitivement et absolument irréalisable ? N'est-ce pas à force de persévérance et de détermination que l'être humain a réussi à convertir l'impossible actuel en un possible futur ? Il n'en reste pas moins que, pour espérer opérer une telle transformation, la seule chose qui est possible c'est d'y travailler, ie de réaliser les possibles qui m'en rapprochent en espérant que le but final sera accessible à l'échelle de cette existence ou celle de l'humanité.

4- tout ce qui manque de nous réussir est, au regard de nous, absolument impossible. »

- L'échec a une valeur positive puisqu'il me signifie que je touche aux limites de mon pouvoir d'action sur le monde, il me donne donc à connaître l'étendue réelle de mon pouvoir et m'apprend ainsi à ajuster davantage mes désirs et mes actions.
- Cette connaissance empirique a comme gain supplémentaire de me déculpabiliser : si j'ai fait tout ce qu'il m'était possible de faire, je n'ai aucun reproche à me faire concernant l'échec de mon action : il n'était pas en mon pouvoir de faire plus, donc ce n'est pas une faute qui est responsable de mon échec : être fini n'est pas être fautif. Ma finitude est le signe de mon humanité et cette finitude n'est pas un mal que j'accomplirais, au contraire la reconnaître, l'accepter en la sachant inévitable, une contrainte objective, c'est me permettre de me libérer du poids de l'exigence mortifère et folle de l'impossible.
- Pour autant reste la difficulté sus-énoncée de savoir quand ai-je véritablement fait tout ce qui était en mon pouvoir pour réussir ? Quand suis-je au contraire de mauvaise foi lorsque j'affirme l'avoir fait alors que cela n'est pas vrai ? Comment savoir avec certitude que tout a été fait ? Il faut déterminer objectivement et exhaustivement les conditions de possibilité de réalisation d'un désir.
- Comment ne pas se mentir à soi-même ? Le bonne foi comme réquisit, l'écoute du discours des autres, la prise au sérieux de ces discours afin d'évaluer par moi-même la situation le plus objectivement possible. La bonne volonté présuppose la réalisation effective de tout mon possible.

II- Les conditions de possibilité du bonheur

1- Et ceci seul me semblait être suffisant pour m'empêcher de rien désirer à l'avenir que je n'acquiesse, et ainsi pour me rendre content.

- Descartes vient d'énoncer les conditions suffisantes à l'accès au bonheur.
- Cette troisième maxime vaut comme protection contre la frustration qu'entraîne un désir non satisfait. Si je ne porte mon désir que, exclusivement, sur ce qui est en mon pouvoir, je ne peux manquer d'obtenir satisfaction. La question est celle des conditions de possibilité de réalisation en fait de ce que la morale prescrit en droit.
- Il découle nécessairement de l'application de cette maxime que j'atteint au bonheur que recherche tout être humain puisque je peux obtenir tout ce que je désire à partir du moment où je ne désire que ce que je peux obtenir. La question qui se pose alors est comment savoir ce qui est possible ?

2- Car notre volonté ne se portant naturellement à désirer que les choses que notre entendement lui représente en quelque façon comme possibles,

- Descartes va distinguer deux instances qui rentrent en ligne de compte dans la réalisation du désir, les deux étant chronologiquement distinctes :
 - d'abord l'entendement, faculté de connaissance du vrai, distingue le possible de l'impossible en vertu des connaissances acquises par l'être humain en provenance soit de l'expérience humaine soit de la compréhension des lois de la nature.
 - Ensuite la volonté, faculté de choisir, de se déterminer vers différentes options, cette volonté est, selon Descartes, par nature portée à se diriger

vers ce que l'entendement lui assure être à sa portée. C'est là vouloir raisonnablement, faire ce que la raison nous dit de faire.

- Mais n'est-ce pas faire là l'impasse sur le problème de l'acrasie, la faiblesse de la volonté : ainsi Saint Paul affirme dans Épître aux Romains (7, 15-21) "Ce que je veux, je ne le fais pas ; ce que je ne veux pas, je le fais." Socrate examinait déjà dans *Le Protagoras* ce paradoxe qui fait que bien que connaissant le bien, certains semblent pourtant faire le mal. Est-ce donc, s'interrogeait-il, que la science peut-être d'une puissance inférieure en l'être humain sur les passions ? Socrate refusait une telle possibilité affirmant que « nul ne fait le mal volontairement ».

« Il est certain que, si nous considérons tous les biens qui sont hors de nous comme également éloignés de notre pouvoir, nous n'aurons pas plus de regret de manquer de ceux qui semblent être dus à notre naissance, lorsque nous en serons privés sans notre faute, que nous avons de ne posséder pas les royaumes de la Chine ou du Mexique ; »

- Il s'agit ici de réitérer en s'appuyant sur des exemples le raisonnement hypothético-déductif de Descartes : **si** nous jugeons que les biens qui sont hors de nous sont hors de portée, hors du champ de notre action **alors** en conséquence nous ne serons pas au regret de ne pas les posséder
- de la même manière que si l'on nous privait, par mauvaise fortune, des biens qui nous viennent de notre naissance « sans notre faute », alors nous n'aurons pareillement pas de regret puisque nous n'y sommes pour rien, leur possession ne dépendait pas de nous. Nous ne sommes pas responsables de ne pas avoir ce qui est hors de notre portée, on ne peut nous demander la lune, on ne peut s'en vouloir, nous en vouloir de ne pas posséder « les royaumes de la Chine ou du Mexique ».

3- « Et que faisant, comme on dit, de nécessité vertu,

Nous ne désirerons pas davantage d'être sains, étant malades, ou d'être libres, étant en prison, que nous faisons maintenant d'avoir des corps d'une matière aussi peu corruptible que les diamants, ou des ailes pour voler comme les oiseaux. »

- Descartes reprend un dicton du bon sens commun : quand on n'a pas d'autre choix, en situation de relative impuissance, il faut s'attacher à vouloir ce qui arrive, la nécessité. Vouloir la nécessité c'est faire preuve de force d'âme, affirmer la supériorité de la volonté et de la raison sur les passions, c'est faire preuve de sagesse car c'est connaître les limites de son pouvoir et accepter de s'y conformer même si cela implique de renoncer à obtenir ce que l'on désire.
- C'est en un certain sens ne pas faire de caprice, faire preuve de maturité et de moralité car la force de mon esprit me porte à vouloir plus haut que l'adversité, c'est viser au-delà d'elle une sérénité que n'entame pas la fortune, un calme souverain qui peut vouloir que les choses arrivent comme elles arrivent plutôt que de s'obstiner sans effet à souhaiter qu'elles soient autre que ce qu'elles sont.
- Suivent une série d'exemples très concrets qui illustrent le bon sens qu'il y a à se conformer à ce qui ne peut pas ne pas être, avec calme et confiance, plutôt qu'à réclamer ce qui ne peut être, ce que je ne peux changer.

III- La filiation stoïcienne

1- « Mais j'avoue qu'il est besoin d'un long exercice, et d'une médiation souvent réitérée,

Pour s'accoutumer à regarder de ce biais toutes les choses » ;

- La philosophie proposée ici repose essentiellement sur la pratique comme condition de possibilité de sa réalisation, de son succès. La réflexion, la connaissance intellectuelle, théorique, n'est pas une condition suffisante, la connaissance du vrai ne suffit pas, il faut en plus pratiquer, s'exercer, travailler afin de comme « incorporer » ces principes qui sinon resteraient lettre morte.
- On retrouve ici l'insistance de Descartes sur l'action, la philosophie ne doit pas être purement spéculative coupée des conditions réelles d'existence mais doit être utile, comme il y insistera dans la sixième partie du *Discours*. La philosophie n'est donc pas pure contemplation seulement intéressée au côtoiement du vrai mais doit s'incarner dans des exercices pratiques qui seuls peuvent, in fine, nous conduire avec assurance au bonheur.
- L'habitude se met en place par le biais de techniques apprises par l'environnement culturel ou les connaissances culturelles. Ces habitudes étaient désignées, notamment chez Aristote par le terme d'« hexis » qui signifie : habitude soit du corps ou de l'esprit, pouvoir acquis par la coutume, la pratique et l'usage, terme qui a ensuite été traduit en latin par l'« habitus ». Il est aussi à rapprocher du terme d'« éthos » qui désigne aussi un caractère habituel, des manières d'être mais souvent associé à des valeurs éthiques.

2- « Et je crois que c'est principalement en ceci que consistait le secret de ces philosophes, qui ont pu autrefois se soustraire de l'empire de la fortune et, malgré les douleurs et la pauvreté, disputer de la félicité avec leurs dieux ».

- Référence aux Stoïciens, qui parvinrent à s'affranchir, se libérer, du hasard, de la fortune au sens du cours du monde sur lequel l'être humain est relativement impuissant et qui à ce titre est identifié par Epictète, notamment, dans son *Manuel*, par la formule « ce qui ne dépend pas de moi » par opposition précisément à « ce qui dépend de moi », c'est-à-dire le cours de cet empire intérieur qui est le cours de mes pensées que je peux contrôler en m'exerçant à une pensée droite en accord avec laquelle je mène un vie droite (vie du sage).
- Epictète : voir texte en annexe.

3- « Car s'occupant sans cesse à considérer les bornes qui leur étaient prescrites par la nature »,

- La nature de leur secret qui rend possible une telle félicité, en dépit des événements défavorables extérieurs, consistait dans un exercice permanent, un travail sur leurs pensées : connaître leurs limites définies par les lois de la nature. A condition de connaître le fonctionnement de la nature, je peux prétendre à être heureux.
- En quoi la connaissance des lois qui limitent ma liberté peut-elle justement me rendre véritablement libre ? Il ne s'agit pas de confondre toute-puissance, licence,

et liberté comme peut le faire l'enfant qui ignore le fonctionnement du monde mais au contraire d'accéder au véritable sens de la liberté comprise comme ce qu'il est possible de faire par opposition à l'impossible, avoir une claire connaissance des espaces du possible afin d'ajuster mon action à l'intérieur de ce champ plutôt que de me condamner à l'échec de vouloir ce qui par nature est hors de mon champ d'action : l'impossible.

- 4- « Ils se persuadaient si parfaitement que rien n'était en leur pouvoir que leurs pensées »,
- a) « que cela seul était suffisant pour les empêcher d'avoir aucune affection pour d'autres choses » ;
- o Au moyen et en conséquence de cette connaissance, ils en déduisent que ce qui est véritablement en notre pouvoir d'agir, ce sont nos pensées et cette certitude est suffisante pour constituer une barrière de protection contre l'influence des autres choses et surtout celles du corps, des autres et du monde, sur nous-mêmes. Ainsi Pierre Hadot a-t-il pu parler de la constitution d'une « citadelle intérieure » comme métaphore de la finalité de la réflexion stoïcienne.
- b) « Et ils disposaient d'elles si absolument, qu'ils avaient en cela quelque raison de s'estimer plus riches, et plus puissants, et plus libres, et plus heureux, qu'aucun des autres hommes qui, n'ayant point cette philosophie, tant favorisés de la nature et de la fortune qu'ils puissent être, ne disposent jamais ainsi de tout ce qu'ils veulent. »
- o Seconde conséquence : la possession d'une telle philosophie entraîne la possession de l'empire absolu sur leurs pensées qui entraîne la possession de « tout ce qu'ils veulent ». En effet si je sais ce qu'il est possible de posséder et que je veux ces possessions possibles alors je peux avoir absolument tout ce que je veux. Ainsi c'est, paradoxalement à condition d'accorder mon vouloir, - et donc en apparence de limiter ma volonté, de renoncer à tout vouloir-, sur la connaissance de ce qui est possible, que je peux en un nouveau sens « tout avoir » : ne pas tout vouloir pour pouvoir tout avoir.

Conclusion :

- Cette troisième maxime, dans la continuité de l'héritage stoïcien, énonce les conditions de possibilité du bonheur : je dois vouloir ce que ma raison me dit être possible afin de pouvoir avoir tout ce que je veux.
- Cette conception met en évidence la définition vraie de la liberté comme pouvoir de satisfaire les désirs que ma raison me désigne comme possibles et non pas toute-puissance de réalisation absolu de ma volonté. La connaissance du réel et de l'humanité apparaissant donc comme condition de possibilité de la vraie liberté.

<http://www.philolog.fr/descartes-changer-ses-desirs-plutot-que-lordre-du-monde/>
<http://www.philolog.fr/vaut-il-mieux-changer-ses-desirs-que-lordre-du-monde/>

➤ Epictète, *Le Manuel*

I ; « 1. Parmi les choses qui existent, certaines dépendent de nous, d'autres non. De nous, dépendent la pensée, l'impulsion, le désir, l'aversion, bref, tout ce en quoi c'est nous qui agissons ; ne dépendent pas de nous le corps, l'argent, la réputation, les charges publiques, tout ce en quoi ce n'est pas nous qui agissons.

2. Ce qui dépend de nous est libre naturellement, ne connaît ni obstacles ni entraves ; ce qui n'en dépend pas est faible, esclave, exposé aux obstacles et nous est étranger.

3. Donc, rappelle-toi que si tu tiens pour libre ce qui est naturellement esclave et pour un bien propre ce qui t'est étranger, tu vivras contrarié, chagriné, tourmenté ; tu en voudras aux hommes comme aux dieux ; mais si tu ne juges tien que ce qui l'est vraiment – et tout le reste étranger –, jamais personne ne saura te contraindre ni te barrer la route ; tu ne t'en prendras à personne, n'accuseras personne, ne feras jamais rien contre ton gré, personne ne pourra te faire de mal et tu n'auras pas d'ennemi puisqu'on ne t'obligera jamais à rien qui pour toi soit mauvais.

V. Ce qui tourmente les hommes, ce n'est pas la réalité mais les opinions qu'ils s'en font. Ainsi, la mort n'a rien de redoutable – Socrate lui-même était de cet avis : la chose à craindre, c'est l'opinion que la mort est redoutable. Donc, lorsque quelque chose nous contrarie, nous tourmente ou nous chagrine, n'en accusons personne d'autre que nous-mêmes : c'est-à-dire nos opinions. C'est la marque d'un petit esprit de s'en prendre à autrui lorsqu'il échoue dans ce qu'il a entrepris ; celui qui exerce sur soi un travail spirituel s'en prendra à soi-même ; celui qui achèvera ce travail ne s'en prendra ni à soi ni aux autres ».